

aujourd'hui dans le monde douze hommes voyant clairement, voulant absolument ce que Dieu veut, ce qu'il veut aujourd'hui, et si ces hommes, avec une foi pleine, sans hésiter, prêchaient et poursuivaient ce but jusqu'à la mort, ces hommes seraient les ouvriers de ce qu'il faut nommer l'ère nouvelle. Ils transporteront les montagnes qui arrêtent le passage de ce siècle vers un siècle meilleur. » Or, ce que *Dieu veut*, ce que le père Gratry désire de toute l'ardeur de sa foi, c'est la justice et la liberté parmi les hommes et parmi les peuples.

IV

C'est là précisément ce qui charme dans cette nature à la fois expansive et recueillie, — un amour ardent de la liberté et de la justice, et au fond, à travers la diversité des communions religieuses, n'est-ce point là le trait le plus essentiel de toute âme véritablement libérale ?

Si vous voulez en effet apprécier ce qu'une âme a de vrai libéralisme, quel que soit le symbole de sa foi, il ne faut pas la voir seulement dans la revendication de ses propres droits, dans sa haine de l'oppression qui pèse sur elle, dans la plainte qu'elle exhale contre l'iniquité dont elle souffre : observez avant tout la mesure du respect qu'elle garde pour la liberté d'autrui. C'est là l'épreuve décisive. Malheureusement, le monde est plein d'esprits qui se croient libéraux, et qui ne le sont qu'à la surface, qui n'ont qu'un libéralisme partiel, incomplet, tout

de circonstance. Ils veulent la liberté pour eux-mêmes, et ils s'irritent de celle que prennent les autres ; ils sont tout près d'y voir une sédition. Libéraux quand ils sont vaincus, despotes quand ils ont la puissance, ils changent de langage en même temps que de rôle.

Le révolutionnaire refusera la liberté à l'Église là où l'Église le gênera, et des catholiques imagineront cet euphémisme de la liberté du bien, — comme si l'idée de la liberté se scindait, comme si tous les despotismes ne prétendaient pas également avoir le monopole du bien et punir le mal dans toute contradiction ! Qu'on vienne à manquer de certains droits, on ne souffrira pas trop de voir ceux des autres diminués dans la même proportion, et on préférera l'égalité dans le silence. Ce qui manque le plus, en un mot, c'est le respect de la liberté d'autrui, le sentiment de cette condition supérieure des sociétés modernes qui est la lutte avec ses vivacités, ses émotions, ses périls, si l'on veut, comme aussi avec sa noblesse et ses chocs éclatants d'où jaillit la vérité.

Certes ce n'est point la passion qui manque au père Gratry ; il a toutes les ardeurs de l'esprit, toutes les hardiesses du polémiste. Partout où lui apparaît un danger pour l'âme contemporaine, il s'y précipite de l'élan d'un cœur plein du désir du bien. L'erreur, le sophisme, les faiblesses du siècle, il les combat avec toutes les armes de la foi et de la raison ; mais en même temps il a ce que j'appellerai le respect de la liberté, des droits, de la sincérité des

autres. Prêtre défendant sa croyance, il ne se sent pas obligé de poursuivre d'implacables et injurieux anathèmes ceux qui doutent, ceux qui cherchent la vérité dans d'autres voies, et ceux-là surtout qui, sans être catholiques, n'ont pas cessé d'être chrétiens.

« Prenez garde, me disait un saint prêtre, — ainsi parle le père Gratry, — prenez garde avec les chrétiens séparés, ne leur ôtez pas la bonne foi... » Et je ne sais si l'auteur de *la Paix* ne s'entendrait pas mieux avec des esprits comme Channing qu'avec certains catholiques. Le père Gratry a, si l'on peut ainsi s'exprimer, les colères de la douceur, et nul peut-être ne fait mieux comprendre que dans les choses morales et intellectuelles, comme en tout, la haine n'est pas toujours le contraire de l'amour. Il a surtout le sentiment de la vertu et du prix de la lutte, — la lutte pour faire triompher la vérité et la lutte encore après la victoire.

Eh quoi ! lui diront les sectateurs de la *liberté du bien*, les catholiques de « la religion vaine et littérale, » le jour où le règne du catholicisme serait rétabli dans la société, faudrait-il donc, par une naïveté étrange, laisser encore pulluler le doute, la négation, l'hérésie et les ténèbres ? faudrait-il laisser le monde se déchirer de nouveau par la liberté de conscience ? — Hommes de peu de foi, leur répondra le père Gratry, que voulez-vous ? Voulez-vous invoquer encore toutes les ressources de la répression, depuis l'exil jusqu'au bûcher, pour étouffer la liberté de la conscience humaine ? Voulez-vous de-

mander à ce peuple reconquis à la foi de se maintenir pour toujours dans la vraie religion par la loi et la force du glaive ? « C'est ce qu'ont essayé les hommes, et cet essai a été la cause principale de la ruine de l'Église et de la décadence évangélique. Pourquoi ? Parce que si la vérité sans la charité n'est pas Dieu, mais une idole, comme on l'a si bien dit, il est vrai au même titre que la vérité sans la liberté n'est pas Dieu, n'est pas le Christ, mais une idole. Et certes, les peuples qui ont maintenu par la force et la loi le *credo* littéral sur la surface de leur pays ont laissé s'écouler par le fond l'esprit, la sève, avec la liberté... » Que faire donc pour combattre le mal et l'erreur ? Il n'y a qu'un moyen, la lutte persévérante jusqu'à la fin, la veille perpétuelle. « Il faut la science, la parole lumineuse, la supériorité morale et intellectuelle, la force de la raison : voilà ce que je veux contre les pernicieux et mortels ennemis de la justice et de la vérité... »

La liberté dans la lutte des opinions et des croyances, c'est donc là le mot qui s'échappe de ces méditations ardentes, et c'est là un des côtés par lequel le père Gratry est en intelligence avec son siècle. Il faut s'entendre pourtant. Quand on prononce ce grand mot, cela signifie-t-il, comme les sophistes semblent le croire quelquefois, que le bien et le mal n'existent plus, que la liberté est le droit de tout faire, de tout penser, de tout dire, indifféremment et impunément ? Une des notions par malheur le plus oubliées et le plus effacées de notre temps, c'est la notion de la responsabilité, — de la responsabilité qui existe

pour les pouvoirs dans leur omnipotence comme pour les peuples dans leur liberté, comme pour les hommes dans leur indépendance intérieure, et c'est ce qui fait que l'histoire contemporaine n'est souvent qu'une énigme obscure et indéchiffrable.

Ce qu'on oublie, ce que nul progrès ne peut changer, c'est que nulle faute, nulle violence faite au droit et à la justice, nul excès, et, puisque je parle d'un penseur religieux, nul péché ne peut se produire sans avoir des conséquences inévitables. Quelquefois les conséquences d'une faute sont foudroyantes pour un peuple immédiatement atteint dans sa sécurité et dans sa liberté, qu'il est réduit à reconquérir lentement et laborieusement; d'autres fois aussi les effets sont plus compliqués et plus tardifs sans être moins réels, et de là cette responsabilité permanente et traditionnelle qui pèse sur les hommes, dont ceux-ci n'ont pas toujours l'intelligence, qu'ils appellent une fatalité quand ils se sentent surpris par les événements. L'histoire de notre temps est pleine de cette démonstration vivante de la loi de responsabilité.

Vous êtes-vous demandé jamais, au spectacle des perturbations de notre société, des anxiétés des esprits, des éclipses de la liberté, si ces crises ne tenaient pas à des excès, à des crimes, et si au glorieux héritage que nous avons recueilli de la révolution française il ne se mêlait pas des expiations secrètes qui ne sont point encore épuisées? Lorsque les États-Unis se déchirent (guerre de la sécession), lorsque tant de prospérités et de succès qu'on croyait

sans limites sont noyés dans le sang de la guerre civile, est-ce que ce n'est pas la cruelle rançon d'une triste iniquité maintenue par la libre volonté des hommes? Lorsque aujourd'hui des nations tressaillent et se relèvent, heurtant du front le joug qui pèse sur elles, embarrassant par leur résurrection les dominateurs, qui ne trouvent plus qu'une cause de faiblesse là où ils avaient espéré trouver un agrandissement de puissance, est-ce que ce n'est pas le juste châtiment des abus de la conquête, de ce morcellement d'âmes et de territoires consacré dans des traités par la force victorieuse?

C'est ainsi que tout s'enchaîne. Rien n'est indifférent, ni un acte, ni même une pensée. Oui sans doute, la liberté est la condition glorieuse de notre temps; mais la responsabilité la suit pas à pas, et la loi d'une justice supérieure s'accomplit à travers la marche des choses humaines. C'est donc la marque d'une âme sérieusement libérale de raviver sans cesse ce sentiment de responsabilité qui complète l'idée même de la liberté, — sans lequel la liberté n'est ni féconde ni même durable, et n'est plus qu'une agitation stérile allant de crise en crise vers un but inconnu.

v

Il est un double sentiment qui se lie à tout ce mouvement d'idées, qui le complète et qui n'est pas moins vif chez le père Gratry : c'est le sentiment de l'impuissance de la force et le sentiment de la

justice dans les rapports entre les nations contemporaines.

La force a eu toujours sans doute et a peut-être plus que jamais de notre temps des adorateurs. Par intérêt, par crainte, par amour d'un repos qui perd dès lors sa dignité, on est porté à invoquer cette déesse aveugle, à lui demander de remettre l'ordre dans les sociétés agitées. C'est à qui l'appellera à son aide dans ses découragements ou dans sa passion de dominer. Malheureusement ou heureusement, la force ne crée rien par elle-même; elle tranche un conflit, elle amortit une crise trop aiguë, elle interrompt et détourne parfois brusquement la vie d'un peuple, elle n'a pas la puissance génératrice d'un ordre véritable. Et quand on parle de la force, il ne s'agit pas seulement d'une contrainte matérielle d'un moment, d'un emploi de l'épée qui peut être salutaire en certaines heures; il s'agit de toute œuvre de colère, de négation, de destruction et de haine qui n'est pas conçue dans une foi morale, et qui ne tient pas compte de la liberté, de la vérité et de la justice.

La force a toujours aggravé les crises de notre siècle et a laissé des traces cruelles dans notre histoire. « Depuis bientôt deux siècles, dit le père Gratry, depuis deux siècles principalement, un germe de progrès, un développement nouveau du royaume de Dieu s'efforce d'occuper la terre, en Europe surtout et en France. Qu'est-ce donc qui écrase le germe devenu plus visible depuis un siècle, si ce n'est la violence? La violence dispersée d'abord, et puis la

violence concentrée, la violence dispersée dans la foule, puis concentrée dans la main des Césars... Qu'ont produit dans notre patrie la plus grande, la plus violente des révolutions, et le plus grand, le plus puissant génie guerrier? Qu'ont produit ces deux forces dès qu'elles sont devenues violentes? Un retard de deux siècles pour le progrès du monde moderne. Oui, il y a parmi nous le germe, et puis la force violente qui brise le germe... La marche vers le progrès recommencera le jour où les nations européennes auront commencé à comprendre que la violence n'est pas la force, mais l'obstacle, et que la force c'est la justice, la liberté, la vérité, la douceur et la paix. »

La force violente, c'est dans l'ordre intérieur tantôt l'anarchie, tantôt le despotisme, et dans les rapports des peuples entre eux la suppression des droits légitimes, la domination abusive des uns sur les autres, toujours l'absence de la justice. Manifestement aujourd'hui en Europe il y a des justices qui ne sont point faites, il y a des plaies ouvertes, des situations contraintes, des empires caducs, des populations qui attendent, une multitude de questions enfin qui s'agitent à la fois dans une douloureuse et oppressive obscurité. Que la diplomatie fasse son œuvre dans cette obscurité, qu'elle mesure son action aux nécessités de chaque jour, aux possibilités et aux circonstances: elle ne peut faire rien de plus dans une époque où les événements marchent tout seuls, échappant à toute direction; mais en même temps c'est le rôle des penseurs d'embrasser du re-

gard ce mouvement contemporain, d'en observer les grandeurs et les faiblesses, de sonder le secret d'une crise où sont engagés tous les intérêts du monde moderne.

Je ne suis pas sûr que le père Gratry ait réussi à remplacer avantageusement l'empire turc, que je livre volontiers à ses sévérités; je ne crois pas qu'il soit suffisamment juste envers l'Angleterre : ce qui est certain, c'est qu'il a du moins un instinct énergique de cette situation générale qui est sous nos yeux, et qu'il la décrit avec un frémissement religieux où l'on distingue comme un retentissement d'espérances déçues, comme un reflet des souvenirs d'autrefois. Il y a en effet dans le livre de la *Paix* une page émouvante où l'auteur rappelle tout ce qui faisait battre jadis le cœur de la génération à laquelle il appartient : « Nos jeunes frères qui entrent aujourd'hui dans la vie, dit-il, n'ont pas connu les espérances de la génération qui les a précédés, de ceux qui comme nous croyaient tous que le XIX^e siècle ne finirait pas sans avoir aboli les monstrueuses iniquités qui souillent encore la terre. »

Alors on allait combattre en Grèce, on chassait la barbarie d'Athènes et on croyait voir la reconstitution de l'Orient; alors aussi on protestait sans relâche pour la grande cause de la Pologne, et il eût été impossible de croire que le joug ne ferait que peser de plus en plus pendant trente ans sur les vaincus. Quelles espérances ne mettait-on pas dans la libre Angleterre, dans la grande et glorieuse république américaine du Nord? Quant à la France,

après avoir vu les soldats de l'Europe camper sur ses places, on voyait chez elle « renaître avec magnificence le travail, les lettres, les arts, la liberté, la justice et l'honneur. »

Il s'est écoulé tout près d'un demi-siècle : qu'est-il resté de ces espérances qui enflammaient une génération? La plupart ne sont pas réalisées ou ont été trompées, et après quarante ans l'Europe en est venue à cette situation où il y a partout le doute et l'inconnu, et que le père Gratry décrit en traits saisissants. « Quand donc l'Europe a-t-elle eu sous les armes quatre millions de soldats? dit-il. L'Europe entière se couvre de citadelles et se barde de fer. On invente tous les jours, avec la précipitation et l'inspiration de la fièvre, de nouvelles formes de destruction. On multiplie les flottes, on cuirasse les vaisseaux, on fait des citadelles flottantes. L'Angleterre, pour la première fois dans son histoire, va se ceindre de forteresses. C'est le dix-neuvième siècle que l'Angleterre attendait pour cela! L'Allemagne savante, la Suisse paisible et neutre s'exercent au maniement des armes... Quant à la France, elle a depuis dix ans doublé son impôt de guerre, comme l'Angleterre depuis dix ans double le sien. La France emprunte des milliards pour la guerre, et l'Angleterre en fait autant. L'Autriche emprunte, la Russie emprunte, le Piémont emprunte. Tous, sans exception les plus petits, tous empruntent, et toujours pour la guerre. Le Turc aussi veut emprunter en présence d'une partie de ses troupes sans solde depuis trois ans. Et ce qui est plus affreux encore que tous ces

préparatifs matériels, c'est qu'en ce moment même de tous côtés la colère gronde, les esprits se divisent avec rage. »

Quel est donc le moyen de détourner ce conflit gigantesque? Il n'y en a qu'un, c'est la justice, c'est la reconnaissance du droit des nations, le respect de l'indépendance des peuples et de la patrie, qui est leur bien. « La justice rendue aux nations, voilà la ressource. Une nuit du 4 août pour les nations dans un congrès européen, voilà ce qui peut tout sauver et nous donner la paix! » Quoi donc! nous, écrivains et laïques, simples volontaires de ces causes nationales et libérales, nous pensions peut-être quelquefois être seuls à soutenir de telles idées, et voici un prêtre d'un cœur profondément religieux, qui dans un langage plein d'émotion et de feu combat pour les mêmes opinions, qui trouve à la source de l'Évangile l'aliment et la sanction de sa foi à la liberté et aux droits des peuples, c'est-à-dire à la justice! L'amour de la justice est en effet le tourment de cet esprit sincère, qui s'afflige ou s'exalte avec la même passion, qui lui aussi a son idéal de politique sacrée. Et non-seulement dans cette conception nouvelle de liberté et de justice le père Gratry ne voit rien d'incompatible avec la tradition vraie, avec le rôle naturel de l'Église, mais c'est l'Église même qui dans sa pensée est appelée à être l'organe de ces idées d'équité et de grandeur morale.

C'est une parole de l'Évangile, la parole de Jean à Hérode au sujet d'Hérodiade : « Vous n'avez pas le droit de garder cette femme, » c'est cette parole

qui conduit l'auteur à ces applications nouvelles. « J'avoue, dit-il, que je ne lis jamais ces mots de l'Évangile : « Vous n'avez pas le droit de la garder, » sans penser... à tous ceux qui possèdent des hommes et surtout des nations. Il y a aux États-Unis cinq millions d'hommes que d'autres hommes possèdent contre la loi de Dieu : « Vous n'avez pas le droit de les garder! » Il y a en Europe une nation divisée, possédée, égorgée : « Vous n'avez pas le droit de la garder! » Il y a aujourd'hui d'autres peuples, petits ou grands, possédés par la force, sans compter l'Orient chrétien : « Vous n'avez pas le droit de les garder! » Or qu'arriverait-il, je vous prie, si le vicaire de Jésus-Christ, élevant sa voix comme il l'a fait souvent dans le cours de l'histoire et nommant par leur nom chacun de ces tout-puissants criminels, disait : « Vous n'avez pas le droit de la garder! » Certes, il y aurait aujourd'hui comme alors des buveurs et des courtisans pour exciter le maître à tuer le prophète de la justice et de la vérité, il pourrait y avoir des catacombes pour l'Église du Christ : Jésus irait encore se recueillir au désert pendant un temps; mais aussi bien des miracles s'opéraient alors, et l'on pourrait dire comme Hérode : « C'est une résurrection!... »

Qu'arriverait-il en effet, si tout ceci était une réalité? Qu'arriverait-il, si, selon la pensée du père Gratry, l'Église libre autant qu'autrefois, plus libre qu'autrefois, acceptait ce rôle de rendre témoignage d'une même voix et comme un seul homme contre tous les attentats et toutes les iniquités? Je ne sais

ce qui arriverait, je ne veux pas même presser l'opinion du père Gratry ; mais cette situation aurait sans doute d'étranges conséquences, et pour le moment, il me semble, la question de Rome se trouverait singulièrement simplifiée en un certain sens. Alors toutes ces questions de *territoire actuel*, de provinces pontificales détachées, d'inaliénabilité du domaine temporel, disparaîtraient pour ne laisser place qu'à cette autre grande question de la liberté religieuse et d'une indépendance nouvelle du saint-siège fondée sur une base moins périlleuse que la suspension du droit d'une nationalité cherchant à se concentrer dans son unité.

Après cela, je ne l'ignore pas, cet idéal de justice, de liberté, de vérité, présenté comme une noble lumière, n'est qu'un idéal auquel la réalité sera toujours loin de ressembler, même en tendant incessamment à s'en rapprocher. Le monde traîne après lui mille difficultés pratiques avec lesquelles il faut bien se résoudre à compter. Il y a de vieux intérêts qui se défendent avec âpreté, de vieilles traditions, de vieilles organisations qui s'obstinent avec la ténacité de tout ce qui dure depuis longtemps. Une multitude de passions, de préjugés, d'habitudes, s'agitent pêle-mêle, compliquant la marche des affaires humaines, et plus la civilisation s'avance, plus les complications s'accroissent et grandissent.

Que de fois n'a-t-on pas effrayé le monde avec ce seul mot de nouveauté, et que de fois n'a-t-on pas ajourné un acte de justice sociale ou internationale, parce qu'il implique toute une transformation devant

laquelle on s'arrête effaré ! De là ce travail de compromis permanents entre les intérêts anciens et les aspirations nouvelles, entre ce qui a été et ce qui doit être, entre le fait et le droit.

La politique vit de ces compromis, elle se débat au milieu de ces difficultés qui retardent sa marche, elle conduit diplomatiquement les hommes et les peuples ; mais en même temps il y a un autre rôle moins diplomatique pour un certain ordre de penseurs tel que le père Gratry. Ce n'est point leur œuvre de négocier sans cesse avec la réalité. Ce qui fait leur originalité et leur puissance, c'est d'échapper à tous ces liens de la politique de tous les jours, de garder l'indépendance incorruptible de leur foi morale et de leur intelligence, de rappeler sans cesse que les révolutionnaires seuls ne sont pas subversifs, qu'il y a des gouvernements qui peuvent l'être, qu'il y a souvent des factieux dans les conseils comme dans la rue, et que la vérité luit pour tout le monde.

VI

Quoi qu'il en soit, ainsi marche cet esprit élevé et ardent, contemplant du seuil du sanctuaire, à la lueur de la lampe sacrée, le mouvement des choses, et faisant de tout l'objet d'une méditation émue, parfois saisi de grandes tristesses, de sévérités indignées, au spectacle des déviations et des influences mortelles qui semblent envahir le siècle, puis se reprenant à l'espérance et répétant : « Ce qui m'é-

tonne, c'est de voir aujourd'hui des chrétiens désespérer du monde et du progrès des sociétés vers la justice.» Et cette lutte intérieure de l'espérance et du découragement, de la sévérité et de la sympathie, n'est-elle pas l'histoire de tous les esprits sincères?

C'est la destinée de notre temps d'inspirer les sentiments les plus divers et de donner surtout par sa confusion puissante de trop faciles raisons à ses détracteurs, à tous ceux qui se découragent et désespèrent. On dirait, à n'observer que certains côtés, — et qui ne s'est point laissé aller parfois à ces impressions attristées? — que tout s'en va, le droit, le génie, le talent lui-même, la jeunesse, l'ingénuité des âmes, les nobles préoccupations de l'esprit, que la lumière morale et intellectuelle vacille et menace de disparaître dans le torrent des convoitises et des intérêts matériels, qu'il n'y a plus d'autre solennité pour le siècle que l'inauguration d'un chemin de fer, d'une voie de communication vers l'Indo-Chine ou d'un boulevard. Et cependant il faut dire comme le père Gratry : « Ce qui m'étonne, c'est qu'on désespère. »

Dans ce vaste mouvement qui s'accomplit, l'idée n'est point aussi absente qu'on le croit. La toute-puissance du droit, d'un droit nouveau si l'on veut, éclate dans certains événements. La jeunesse n'est point tout entière à l'entraînement des jouissances, aux plaisirs frivoles, aux goûts turbulents; elle est aussi à la tâche rude et laborieuse, aux travaux sérieux, à l'étude, et, à tout prendre, elle peut différer de la jeunesse d'autres époques sans avoir moins de

sève, sans être moins agitée du mystérieux tourment intérieur. Dans l'ensemble de la société, dans les mœurs, dans les lois, dans les rapports des hommes, n'entre-t-il point par degrés plus d'humanité, plus de douceur, plus de justice? Et si tout cela existe, est-ce donc un acheminement vers la décadence? La vérité est qu'on dépense souvent beaucoup de talent à prouver qu'il n'y a plus de talent, beaucoup de vigueur morale à démontrer qu'il n'y a plus de vie morale, et beaucoup d'esprit à prononcer l'oraison funèbre de l'esprit. Ce grand essor de forces et d'intérêts matériels a ses dangers et crée des conditions nouvelles, je le veux; mais cela empêche-t-il l'âme humaine de rester la motrice féconde?

Je me souviens que j'assistais un jour à une de ces inaugurations de chemins de fer qui sont les solennités de notre temps. Lancées des deux extrémités de la grande voie, deux locomotives, traînant après elles de longs convois, devaient se rejoindre à un point central. Là était dressé un autel où un prêtre se tenait debout, et au moment voulu les deux puissantes machines ralentissaient leur marche en frémissant et venaient expirer en quelque sorte au pied de l'autel. Obéissant à l'intelligence qui les avait conduites jusque-là, elles venaient s'abaisser devant une main levée pour les bénir. N'est-ce point l'éternelle image de la soumission de la matière à l'idée, représentée par tout homme, prêtre, écrivain, penseur, chargé de rallumer, d'entretenir sans cesse la lumière intellectuelle et morale?